

LES PERCEURS DE SEDAN

Violation de frontière et réactions belges pendant la guerre de 1870-1871

- Christophe Bêchet -

Dans un article¹ publié il y a plus de cinquante ans dans la *Revue internationale d'Histoire militaire*, le commandant Georges Hautecler, attaché à la section historique de l'EMGA, évoquait au détour d'une page les très nombreux cas de soldats français ayant traversé le territoire belge le 1^{er} septembre 1870, pendant les heures qui suivirent la débâcle de l'armée impériale à Sedan. Avec une pointe de malice, l'officier révélait ainsi la première violation concrète de la neutralité belge, avant celle de 1914, sans que cet événement ait suscité la moindre publicité, encore moins l'opprobre qui sera réservé aux Allemands quelques décennies plus tard : "Au cours de la journée du 1^{er} septembre un certain nombre de troupes françaises pénètrent en Belgique, puis, se dirigeant vers l'ouest, gagnent Mézières par Sugny et Pussemange (5.000 à 6.000 hommes environ). Contrairement aux ordres reçus, les postes belges de cette région laissent entrer ces unités en armes et leur indiquent la route à suivre pour rentrer en France, tout en arrêtant soigneusement les patrouilles allemandes. Le fait reste peu connu..."². Comment expliquer le long silence de l'historiographie autour de cet incident, tant du côté belge que du côté français ?

Depuis les années 1960, un certain nombre d'historiens en Belgique se sont penchés sur la guerre de 1870-1871 dont on fêtera bientôt le 150^e anniversaire. Ils ont exploré des pistes aussi diverses que la question des blessés et/ou réfugiés français sur le sol belge³, le rôle du roi Léopold II comme commandant en chef des armées⁴, l'image du conflit dans la presse⁵, son impact sur l'activité judiciaire au sud du pays⁶ ou encore la question plus technique de la mobilisation – la première du genre – des 100.000 soldats belges théoriquement disponibles⁷. En termes d'expérience combattante, nous avons personnellement étudié dans un récent article la typologie des blessures et la prise en charge des blessés français et prusso-allemands soignés en Belgique après la bataille de Sedan⁸. En revanche, à notre connaissance, le minime franchissement de frontière de 1870, extrêmement grave et hautement sensible dans le cadre de la politique de sécurité belge de l'époque, n'a plus jamais été étudié

depuis 1959. Ce numéro spécial de la *Revue belge d'Histoire contemporaine* n'est-il pas l'endroit rêvé pour enfin saisir la perche que nous tend Georges Hautecler depuis plus d'un demi-siècle et mettre sous les feux de la rampe cette première guerre franco-allemande, aujourd'hui totalement méconnue du grand public, mais qui fut pourtant la matrice politique et militaire des grands conflits à venir ?

I. Chronologie des opérations belges

Le 19 juillet 1870, la France déclara la guerre à la Prusse. Dès le 10 juillet, alerté par les bruits de bottes à proximité de ses frontières, le gouvernement de Bruxelles envisageait de prendre les premières mesures défensives⁹. Le 11 juillet 1870, le ministre de la Guerre le lieutenant général Guillaume rappela les officiers en congé dans leur garnison. Les arrêtés royaux du 15 juillet organisèrent la

1. GEORGES HAUTECLER, "L'armée belge de 1870 face à la crise de Sedan", in *Revue internationale d'Histoire militaire*, n° 20, 1959, p. 607-615. 2. *Idem*, p. 612. 3. ÉMILE VANDEWOUDE, "In het raam van de neutraliteit. Leopold II en de ambulance van Ciergnon (1870)", in *Revue belge d'Histoire militaire*, 1971 (XIX), p. 227-251; PASCAL ANNET, *L'internement des soldats français en Belgique pendant la guerre franco-allemande (1870-1871)*, mém.lic. en Histoire, UCL, 1988. 4. GEORGES HAUTECLER, "Léopold II, commandant en chef de l'armée belge mobilisée en 1870", in *Revue internationale d'Histoire militaire*, n° 24, 1965, p. 439-453; PHILIPPE RAXHON, "Léopold II, un roi déterminé face à la guerre franco-allemande de 1870", in VINCENT DUJARDIN *et alii*, *Léopold II. Entre génie et gêne. Politique étrangère et colonisation*, Bruxelles, Racine, 2009, p. 105-125. 5. S. DEBUSSCHERE, *Het Belgisch leger gedurende de Frans-Duitse oorlog (1870-1871) in de Belgische pers*, mém.lic., École Royale Militaire, 1989. 6. ÉRIC BASTIN & AXEL TIXHON, "Délinquance ordinaire ou situation d'exception ? Les retombées de la guerre franco-allemande de 1870-1871 sur l'activité de l'auditorat militaire des provinces de Namur et de Luxembourg", in *Revue belge d'Histoire contemporaine*, 2006 (XXXVI), 1-2, p. 49-96. 7. M. SECLÈVE, *La mobilisation belge en 1870*, mém.lic., École Royale Militaire, 1961; NICOLAS BRUNEL, *La Belgique pendant le conflit franco-prussien de 1870-1871 : situation politique du pays : la mobilisation de l'armée et de sa 5^e division mobile*, mém.lic. en histoire, UCL, 2007. 8. CHRISTOPHE BÉCHET, "Les traumatisés de Sedan (1870) et la Belgique", in FRANÇOIS COCHET (dir.), *Expérience combattante XIX^e-XX^e siècles, IV : L'expérience traumatique*, Paris, Riveneuve, 2014, (col. Actes académiques), p. 63-79. 9. *Procès-verbaux des séances de la commission instituée par arrêté royal du 18 avril 1871 pour étudier les questions relatives à l'organisation de l'armée* [abrégé désormais en *PV 1871*], Bruxelles, 1873, p. 75.

mise sur pied de guerre de l'armée belge¹⁰. Deux armées furent constituées : l'armée d'observation et l'armée d'Anvers. À partir du 23 juillet, l'armée d'observation occupa le plateau qui forme la crête de partage des bassins de l'Escaut et de la Meuse. Avec ses avant-gardes à Charleroi, Namur et Liège, cette position permettait d'observer les frontières à l'est et au sud¹¹.

Début août, les défaites françaises de Wissembourg (4 août), Wörth et Forbach (6 août) rapprochèrent dangereusement les combats du sud-est de la Belgique. Dans ce contexte, l'armée belge opéra un timide mouvement vers le sud à partir du 9 août¹². Le 13 août, Léopold II suggéra au commandant en chef de l'armée d'observation (le lieutenant général Chazal) d'envoyer une colonne de quatre mille hommes dans le Luxembourg afin de surveiller plus étroitement les frontières. "C'est une nécessité politique"¹³, concluait Léopold II. Cet envoi de troupes dans le Luxembourg suscita immédiatement une controverse au plus haut sommet de l'armée. Le même jour, le chef d'état-major le lieutenant-général Renard, qui commandait l'armée depuis Bruxelles, relayait les demandes royales tout en transmettant à Chazal des recommandations ambiguës. D'un côté, Renard rappelait au commandant de l'armée d'observation que la neutralité du pays obligeait les soldats belges "de désarmer, même par la force, les bandes qui chercheraient un refuge chez nous,

d'interner les sous-officiers et de ne laisser circuler les officiers qu'après leur avoir fait donner par écrit leur parole d'honneur qu'ils ne passeront pas la frontière"¹⁴. De l'autre, il indiquait que l'armée belge ne pouvait mettre ses soldats "en cordon sur la frontière ni poster trop de troupes dans le Luxembourg" car, plus que jamais, elle avait "l'obligation de rester dans une position centrale et en communication prompte et directe avec l'Angleterre"¹⁵. Par conséquent, le chef d'état-major souhaitait uniquement mettre en place "des colonnes mobiles assez éloignées de la frontière pour ne pas être surprises et pourtant néanmoins s'y poster en peu d'heures"¹⁶. Aucun rôle tactique ne serait attribué à ces colonnes qui devraient limiter leur action à de la surveillance militaire. Ayant reçu copie de ces recommandations, le ministre de la Guerre le baron Guillaume estima qu'elles étaient totalement incohérentes. Quatre mille hommes envoyés en Ardenne tandis que le reste de l'armée demeurait dans une position centrale, constituait à ses yeux un dispositif trop risqué : "On ne doit pas se dissimuler que si l'éventualité qui motive l'envoi de troupes pour le Luxembourg venait à se réaliser, ces troupes pourraient se trouver en face de forces supérieures qu'elles ne parviendraient pas à arrêter. Alors, dites-vous Monsieur le Général, elles battraient en retraite vers la Meuse, sans doute; mais, en définitive, elles n'auraient pas atteint le but que vous vous proposez, celui d'empêcher la violation de notre territoire"¹⁷.

10. NICOLAS BRUNEL, *La Belgique pendant le conflit franco-prussien...*, p. 73. 11. GEORGES HAUTECLER, *Léopold II, commandant en chef...*, p. 439-440. 12. *Id.*, *L'armée belge de 1870...*, p. 610. 13. Léopold II à Chazal, Bruxelles, le 13 août 1870 (MRA, Fonds Chazal, F.1, doc. n° 352). 14. Renard à Chazal, Bruxelles, le 13 août 1870 (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 93). 15. *Ibidem*. 16. *Ibidem*. 17. Guillaume à Chazal, Bruxelles, le 15 août 1870 (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 93).



Les soldats français devant la frontière belge en 1870. Cliché d'après une composition non signée, probablement de Camille Payen. Extrait de l'illustration Européenne, n° 14, 18 février 1871. (Collection Musée royal de l'Armée, DC (d), 7)

Loin de s'éloigner, le danger ne fit que croître au fil des jours qui suivirent. Les défaites françaises de Rezonville (16 août) et Saint-Privat (18 août) obligèrent l'armée française du maréchal Bazaine à s'enfermer dans Metz, ce qui aboutit, le 20 août, à un blocus rigoureux de la place forte par les 1^{ère} et 2^e armées allemandes commandées par le Prince Frédéric-Charles de Prusse. Le blocus allemand confinait ainsi à la frontière luxembourgeoise toute proche. Pendant ce temps, le Kronprinz Frédéric Guillaume, commandant la 3^e armée allemande, cherchait à intercepter l'armée française du maréchal de Mac-Mahon qui s'était reformée à Châlons. Une 4^e armée allemande, dite "armée de la Meuse", était par ailleurs formée hors des effectifs de la 2^e pour prêter main-forte à la 3^e. Afin d'échapper à l'étreinte allemande, Mac-Mahon hésita à se diriger soit sur Paris pour protéger la capitale, soit sur Metz pour faire jonction avec Bazaine. Il choisit finalement cette dernière solution et se rapprocha dangereusement de la frontière belge. Renseignées sur les mouvements français, les 3^e et 4^e armées allemandes n'eurent de cesse que d'encercler les troupes françaises en route pour Metz tout en les acculant à la frontière belge¹⁸. Aux yeux des autorités bruxelloises, il devenait de plus en plus impératif d'envoyer un contingent belge conséquent dans le sud de la province de Luxembourg afin d'empêcher un éventuel débordement des belligérants en Belgique.

Effrayé par les nouvelles militaires en provenance de France, le ministre des Affaires étrangères le baron d'Anethan fut le premier à

sortir de sa réserve. Dans une lettre du 20 août 1870, il rappela à la mémoire de son collègue de la Guerre les instructions formelles déjà rédigées depuis plusieurs semaines au sein de son ministère : l'armée belge se devait non seulement de repousser un agresseur mais également de désarmer toutes les troupes refoulées et les individus qui trouveraient refuge en Belgique afin d'éviter qu'ils ne reprennent le combat ultérieurement. Aux yeux du ministre, il fallait protéger la Belgique non seulement contre une invasion mais aussi contre les accusations de laxisme que pourraient formuler les belligérants. À cet égard, le ton employé par le baron d'Anethan dans sa correspondance indiquait bien que les priorités politico-diplomatiques ne rencontraient pas entièrement les priorités militaires. La communication entre son département et l'armée paraissait singulièrement difficile : "Il ne m'appartient pas de décider quelles doivent être ces mesures; mais le Cabinet ayant seul à rendre compte devant les Chambres des éventualités auxquelles je viens de faire allusion, je tiens, en ce qui me concerne, à dégager ma responsabilité des incidents qui pourraient se produire"¹⁹.

En réalité, le ministre de la Guerre le baron Guillaume partageait entièrement les inquiétudes de son homologue des Affaires étrangères. Il s'empressa donc de les relayer auprès du roi Léopold II²⁰. Cette double pression ministérielle fut décisive. Contre l'avis de son chef d'état-major, Léopold II consentit à envoyer tout le 1^{er} corps de l'armée d'observation dans la province de

18. Pour une synthèse récente des opérations militaires, consulter GEOFFREY WAWRO, *The Franco-Prussian War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003. **19.** D'Anethan à Guillaume, Bruxelles, le 20 août 1870 (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 93). **20.** Guillaume à Léopold II, Bruxelles, le 21 août 1870 (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 93).

Luxembourg²¹. Les mouvements débutèrent le 25 août et s'échelonnèrent sur plusieurs jours. Au final, le 1^{er} corps composé de trois divisions fut déployé *in extremis* pour sécuriser la frontière, quelques heures seulement avant la bataille de Sedan (1^{er} septembre 1870). Toujours sur pression du roi, mais contre l'avis de Chazal, le 2^e corps de l'armée d'observation fut détaché à l'ouest dans l'Entre-Sambre et Meuse, afin d'y surveiller la trouée de Chimay²².

II. "Perceurs" ou "fuyards" de Sedan ?

Du côté français ou allemand, le franchissement de la frontière belge n'avait jamais été sérieusement envisagé avant que l'armée française ne fût acculée à ce choix dans la région de Sedan. D'une part parce que c'eût été ajouter l'armée belge au nombre de ses adversaires; d'autre part parce que Londres avait nettement fait comprendre à Paris et Berlin que l'Angleterre se porterait garante de la neutralité belge²³. Toutefois, le 1^{er} septembre 1870, sous la pression de l'encerclement des III^e et IV^e armées allemandes, un nombre relativement important d'unités françaises complètement désorganisées et/ou découragées prirent le chemin de Belgique avant que le cercle ne se refermât définitivement. Il s'agissait de ceux que l'on

nommerait *a posteriori* les "perceurs de Sedan". L'on peut d'emblée classer ces "perceurs" en deux catégories bien distinctes : d'une part ceux qui réussirent à écorner un petit coin de Belgique et à regagner la France sans être inquiétés par les avant-postes belges déployés le long de la frontière; d'autre part ceux qui furent arrêtés et désarmés par les troupes belges, parmi lesquels l'on comptait un nombre important de soldats découragés, exténués ou blessés²⁴.

L'historiographie relative à ces passeurs de frontière doit être abordée avec précaution. Du côté français, l'épopée des "perceurs" a dû susciter, dans les jours et mois qui suivirent l'effroyable défaite, des questions suspicieuses de la part de leurs compagnons d'armes moins chanceux. Rappelons en effet qu'en dehors des milliers de blessés soignés en France ou en Belgique, une grande partie de l'armée de Châlons fut faite prisonnière dans le tristement célèbre "camp de la misère" d'Iges – décrit en termes apocalyptiques dans le roman d'Émile Zola *La Débâcle* – pour être ensuite emmenée en captivité en Allemagne²⁵. L'on ne sera donc guère étonné de découvrir qu'une grande quantité de rapports d'officiers français "perceurs", rédigés juste après les faits pour rendre compte de leur conduite lors des combats du 1^{er} septembre 1870, l'ont été dans une optique auto-justificative. Beaucoup de commandants d'unités indiquent que,

21. Léopold II à Chazal, Bruxelles, le 21 août 1870 (MRA, Fonds Chazal, F.1, doc. n° 353-357).

22. GEORGES HAUTECLER, *Léopold II, commandant en chef...*, p. 448-451; Résumé des mouvements de l'armée belge d'observation (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 71, doc. n° 26).

23. FLEURY DE LANNOY, "La neutralité belge et la guerre de 1870", in *Revue de Saint-Louis*, janvier 1926, p. 5-26; ÉMILE BANNING, *Les origines et les phases de la neutralité belge*, Bruxelles, A. Dewit, 1927, p. 246-247; DANIEL H. THOMAS, *The Guarantee of Belgian Independence and Neutrality in European diplomacy, 1830-1930's*, Rhode Island, D.H. Thomas Publishing Box 285, Kingston, 1983, p. 278-290. 24. CHRISTOPHE BÉCHET, *Les traumatisés de Sedan...*, p. 63-66. 25. BARTHÉLÉMY LOUIS JOSEPH LEBRUN (général), *Guerre de 1870. Bazeilles-Sedan*, Paris, Dentu, p. 175.

cherchant à percer l'encerclement allemand ou à s'abriter du feu de l'ennemi, ils se sont retrouvés fortuitement avec leurs hommes dans les bois situés au nord de la position et jouxtant la frontière belge. Constatant alors que le cercle infernal s'était refermé sur la ville et que toute manœuvre pour y entrer à nouveau était devenue impossible, ils ont ensuite cherché à gagner Mézières par les chemins forestiers en vue de se soustraire à l'ennemi et, disent-ils, de reprendre les combats ultérieurement²⁶.

Parmi ces "perceurs" figuraient un grand nombre de cavaliers appartenant aux divisions de cavalerie des 1^{er} et 5^e corps respectivement commandées par les généraux Michel et Brahaut. Leur réintégration dans les rangs de l'armée du général Vinoy rassemblée à Mézières puis leur retour, sans encombre, à Paris²⁷, tranchait singulièrement avec les sacrifices consentis par la cavalerie française demeurée sur place. Alors que ces "perceurs" s'égayaient en direction de Mézières, le général Margueritte était, au même moment, gravement blessé au visage sur le plateau de Floing situé au nord de Sedan. Il s'apprêtait

à y lancer une ultime charge contre les Prussiens²⁸. Cette blessure fatale fut presque immédiatement suivie d'une charge suicidaire dirigée par le général de Galiffet, charge qui eut pour seuls effets d'emporter l'admiration du roi de Prusse et de décimer la majeure partie des effectifs encore valides. Lorsqu'il rédigea *a posteriori* l'historique des opérations de sa propre division de cavalerie, le général Michel avait donc sur la conscience le lourd fardeau de cette charge devenue mythique dans les rangs de l'armée française. Sincèrement ou non, il ne put qu'exprimer dans son manuscrit le vif regret "de s'être privé de l'honneur de combattre" aux côtés de Galiffet et de ses "braves cavaliers"²⁹. D'autre part, le général Brahaut dut également rédiger un rapport sur son attitude pendant la bataille. On n'y trouve pas la moindre trace de regret. Toutefois, il possédait cet immense avantage sur Michel d'avoir été capturé par des cavaliers prussiens du 14^e Dragons avant même d'avoir pu franchir la frontière de Belgique. Dans son rapport, Brahaut déclare pudiquement qu'il cherchait à gagner la Meuse à travers bois pour la traverser en aval de Mézières³⁰. Le général de Bernis, commandant la 1^{ère} brigade

26. Ces rapports sont publiés dans les numéros 68 et 69 de la *Revue d'Histoire*, état-major de l'armée, section historique, Paris, Chapelot, août-septembre 1906 [abrégé désormais de la manière suivante *RH*]. Nous ne pouvons tous les énumérer ici. Nous nous bornerons à citer les extraits les plus significatifs. 27. JOSEPH VINOY (général), *Campagne de 1870-1871. Siège de Paris : opérations du 13^e corps [depuis sa formation] et de la troisième armée*, Paris, Plon, 1872, p. 54-55. 28. Une balle lui perfora les deux joues et lui sectionna une partie de la langue. Il fut emmené en Belgique pour y être soigné. Il décéda à Beauraing le 6 septembre suite à une gangrène de la langue. GEORGE BASTARD, *Armée de Châlons : Charges héroïques*, 2^e édition, Paris, Albert Savine, 1892, p. 154. 29. "La division de cavalerie du 1^{er} corps à la bataille de Sedan", manuscrit inédit du général Michel, copie versée aux Archives de la Guerre par le lieutenant-colonel Sabattier le 28 avril 1903, in *RH*, n° 68, août 1906, p. 505. 30. "Rapport du général Brahaut sur les marches et les opérations de la division de cavalerie du 5^e corps" (Rapport rédigé en captivité, Mayence, 27 septembre 1870), in *RH*, n° 69, septembre 1906, p. 752. La capture de Brahaut est mentionnée dans l'historique officiel allemand. Section historique du grand état-major prussien, *La guerre franco-allemande de 1870-1871*, traduction par le capitaine E. Costa de Serda de l'état-major français, Première Partie : *Histoire de la guerre jusqu'à la chute de l'Empire*, tome II, Berlin-Paris-Bruxelles, Mittler-Dumaine-Muquardt, 1875, p. 1156.

de la division de cavalerie du 5^e corps, parvint quant à lui à échapper aux cavaliers prussiens par une brusque chevauchée qui le sépara définitivement de son aide de camp et de son escorte. Avec son officier d'ordonnance et le maréchal des logis Drivon, il parvint à regagner Mézières au matin du 2 septembre. Selon le rapport du général de Bernis, ils avaient emprunté un chemin "qui longe la frontière"³¹. Enfin, le général de Septeuil, commandant la 1^{ère} brigade de la division de cavalerie du 1^{er} corps, justifie sa capture en Belgique en rapportant qu'une vive fusillade avait mis un tel désordre dans ses rangs qu'il s'était enfoncé dans des bois "inextricables" où il chercha longtemps son chemin. Vers 17h00 il arriva au village de "Hall (*sic*)"³², où il apprit qu'il était en Belgique. Alors, il prit un guide qui lui assura qu'il allait le ramener sur un point de la frontière française. Dans la nuit, "soit par suite de la perfidie du guide, soit par suite de son ignorance de la position des postes belges", le général fut arrêté avec ses officiers et les quelques hommes qui suivaient, "malgré ses protestations, et bien qu'il eût affirmé hautement de son désir de rentrer en France"³³.

En confrontant les témoignages de tous les "perceurs" français, on constate aisément de multiples contradictions et zones d'ombre lorsque les officiers responsables évoquent le chemin qu'ils ont emprunté après avoir

quitté le champ de bataille ou encore l'heure à laquelle ils sont partis. Le rapport du chef d'escadron Warnet³⁴ laisse penser que des fractions du 3^e Zouaves, du 56^e de Ligne et du 3^e Turcos (Tirailleurs algériens) ont quitté la souricière de Sedan lorsque le canon prussien a commencé à tonner vers une heure de l'après-midi entre Saint-Menges et Fleigneux. Le lieutenant-colonel Méric du 3^e Zouaves aurait alors pris conscience de l'encerclement de la position et procéda à une percée héroïque au nord, suivi par des éléments épars du 56^e de Ligne et du 3^e Turcos. Le petit groupe se serait alors dirigé "sur la frontière belge à Corbion (*sic*)"³⁵. Il fut ensuite convenu « qu'on côtoierait la frontière pour essayer de rejoindre les défenseurs de Mézières ou gagner tout autre point qui nous permettrait de reprendre notre place dans l'armée. Après quelques moments de repos on se remit en marche avec un guide, de façon à être certain de ne point s'égarer et de ne point pénétrer par ignorance sur le territoire belge; nous voulions rester complètement libres et pouvoir continuer à combattre pour sauver notre pays"³⁶.

Un tel périple, s'il est déjà suspect d'un point de vue militaire *stricto sensu*, aurait à la rigueur été compréhensible en début d'après-midi, lorsque l'artillerie prussienne pilonnait la position et privait les fantassins et cavaliers de tout couvert sécurisé. Mais les

31. "Rapport du général de Bernis, commandant la 1^{ère} brigade de la division de cavalerie du 5^e corps, au ministre de la Guerre" (Hirson, 4 septembre 1870), in *RH*, n° 69, septembre 1906, p. 753-755. 32. Alle-sur-Semois. 33. "Rapport du général de Septeuil sur les mouvements de la 1^{ère} brigade de la division de cavalerie du 1^{er} corps", (Paris, le 3 octobre 1871), in *RH*, n° 68, août 1906, p. 520-521. 34. "Rapport du chef d'escadron d'état-major Warnet au général Hartung, directeur du personnel", (Paris, 6 septembre 1870), in *RH*, n° 68, août 1906, p. 478-480. 35. *Idem*, p. 479. Corbion est situé en Belgique et non "sur la frontière". 36. "Rapport du chef d'escadron d'état-major Warnet au général Hartung, directeur du personnel", (Paris, 6 septembre 1870), in *RH*, n° 68, août 1906, p. 479.



État-major de l'armée d'observation durant la guerre franco-allemande entourant le lieutenant général baron Chazal. (Collection Musée royal de l'Armée, DC (d)

ficelles utilisées par Warnet sont décidément trop grosses. En réalité, le chef d'escadron a délibérément menti sur l'heure de sa fuite. Son rapport est confondu par le témoignage du colonel d'Andigné, chef d'état-major de la 4^e division, qui relate dans son journal privé les suites des premiers combats de la journée à Daigny, clôturés vers 9h00 du matin. Non sans faire preuve de mansuétude à l'égard des hommes qu'il a dirigés, d'Andigné écrit : "Le reste de nos troupes a regagné le campement, mais en laissant bien du monde dans la vallée, car ce ravin de Givonne, abrité par son encaissement et suivi par une excellente route qui conduit directement en Belgique, et par le bois à Mézières, offrait de vives tentations à des hommes découverts"³⁷.

La stratégie sous-jacente de la majorité des rapports rédigés par les perceurs est manifeste : minimiser par tous les arguments possibles le caractère transgressif du franchissement de frontière. L'idée d'avoir cherché à trouver refuge au-delà de la frontière est niée car elle est synonyme de déshonneur. L'historique de

la division Michel est à cet égard éclairant : "Quelques-uns, heureusement peu nombreux, auraient voulu gagner le territoire belge. Le général refusa si brusquement de discuter ce dernier avis qu'il n'en fut plus question"³⁸. Or, même en admettant qu'il l'ait fait à son corps défendant, le 1^{er} septembre, au plus fort des combats, le général Michel n'a pas longé le territoire belge pour rejoindre Mézières, il l'a traversé ! Comme tous les autres "perceurs", il a dû passer par les villages de Corbion, Sugny, Pussemange (Belgique), Gespunsart, Neufmanil et Nouzon (France) car il s'agissait en vérité du seul chemin libre de troupes pour rejoindre le cours de la Meuse, qu'il suffisait ensuite de remonter jusqu'à Mézières³⁹. Inutile de préciser que ce détail compromettant n'apparaît jamais dans le manuscrit du général Michel. Un autre fait vraisemblablement occulté dans plusieurs rapports est l'aide apportée par la population locale voire par des douaniers complaisants avec les soldats français⁴⁰. Les rapports indiquent tout au plus la présence d'un "guide" providentiel en oubliant bien opportunément de préciser son identité et sa profession.

37. "Journal privé du colonel d'Andigné, chef d'état-major", (Sedan, 1^{er} septembre 1870), in *RH*, n° 68, août 1906, p. 474. Sur cet épisode, voir aussi DARIER-CHATELAIN, lieutenant au corps, *Historique du 3^e Tirailleurs algériens*, ouvrage rédigé d'après les ordres du colonel Boitard, Constantine, Georges Heim, 1888, p. 340; ALFRED DUQUET, *La Victoire à Sedan*, Paris, Albin Michel, 1904, p. 273-274. 38. "La division de cavalerie du 1^{er} corps à la bataille de Sedan", manuscrit inédit du général MICHEL, in *RH*, n° 68, août 1906, p. 505. 39. Il est possible que certains fuyards partis de grand matin aient emprunté la route Fleigneux – Sugny sans passer par Corbion, lorsque cette route n'était pas encore surveillée par des détachements prussiens. ALFRED DUQUET, *La Victoire à Sedan*, Paris, Albin Michel, 1904, p. 257 et p. 271-283. Pour le chemin suivi par les "perceurs", voir nos deux cartes en fin d'article. 40. Le témoignage d'Alfred Duquet est ici éclairant : "Le général Canonge nous a déclaré, au dîner de la *Plume et l'Épée*, le 18 mars 1903, que des fractions du 3^e zouaves, du 56^e de ligne, du 3^e turcos [Tirailleurs algériens] étaient sorties du champ de bataille, avaient pris la route de Bouillon et étaient entrés en Belgique où les douaniers leur avaient dit : 'Dépêchez-vous, passez vite, afin que les Prussiens ne nous disent rien'. Les échappés s'étaient hâtés autant que la fatigue le leur permettait, étaient rentrés en France par Gespunsart et avaient gagné Mézières". *Id.*, *La Victoire à Sedan*, p. 256.

III. Postérité historique et loi du silence

Le récit des événements qui fut diffusé après le conflit, via une littérature patriotique abondante et les souvenirs des anciens combattants, contribua à l'élaboration d'un véritable roman national français⁴¹. Dans ce contexte peu propice à la critique historique, les réalités les plus triviales – par exemple la peur panique face à la violence des combats – étaient rarement exprimées tandis que les mémorialistes enregistraient systématiquement les épisodes symboliques les plus édifiants⁴². D'un autre côté, si l'exaltation des faits héroïques était censée servir la cause du redressement national français, la recherche des coupables de l'effroyable défaite acculait les principaux témoins à un silence embarrassé autour de certains épisodes moins glorieux de la guerre.

Au point de vue historiographique, les publications françaises parues durant les trois dernières décennies du XIX^e siècle sont particulièrement ambiguës concernant le dénouement de la bataille de Sedan. Margueritte et Galiffet y sont invariablement présentés comme des héros emblématiques des plus hautes vertus militaires présentes au sein de la cavalerie. Aucun écrivain fran-

çais, se penchant de près ou de loin sur la bataille, ne se lasse de rappeler les mots historiques du roi de Prusse, contemplant depuis son promontoire la grande charge de cavalerie de la division Margueritte : "Ah les braves gens !". *A contrario*, ces mêmes publications jettent le plus souvent un voile pudique sur le comportement des "perceurs", soit en édulcorant les faits, soit en les passant complètement sous silence. Les travaux bien documentés de George Bastard sur l'armée de Châlons sont une belle illustration de cette omerta. Sur les quatre volumes de la série édités entre 1887 et 1892⁴³, deux abordent le sujet. Dans *Jour de Bataille*, l'auteur n'oublie pas les faits mais les minimise en affirmant que les 1000 cavaliers (*sic*) impliqués avaient l'intention de rejoindre Mézières par des chemins forestiers longeant la frontière belge. Avec une grande circonspection, il finit par admettre au détour d'une ligne, et sans s'étendre davantage sur le fait, qu'un franchissement accidentel de la frontière belge a eu lieu du côté de Sugny⁴⁴. Quelques années plus tard, George Bastard consacre un volume entier à l'action de la cavalerie française à Sedan. Dans cet ouvrage intitulé *Charges héroïques*, il ne passe presque aucun détail. Les unités de "perceurs" appartenant aux divisions de cavalerie commandées par les généraux Michel et Brahaut y sont même parfaitement identifiées, jusqu'à leur départ fortuit du

41. JEAN-JACQUES BECKER & STÉPHANE AUDOUIN-ROUZEAU, *La France, la nation, la guerre : 1850-1920*, Paris, Sedes, 1995, p. 145-146. 42. STÉPHANE AUDOUIN-ROUZEAU, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Seuil, 2008, p. 202-203. On observe un phénomène similaire en Allemagne quoique l'armée allemande ait été conscientisée plus tôt à l'utilité d'une histoire critique de la guerre, riche d'enseignements pour la formation des officiers. Voir FRANS KÜHLICH, *Die Deutschen Soldaten im Krieg 1870/1871. Eine Darstellung der Situation und der Erfahrungen der Deutschen Soldaten im Deutsch-Französischen Krieg*, New York, Peter Lang, 1995. 43. *Sanglants combats; Un jour de bataille; Charges héroïques et Défense de Bazeilles*. 44. GEORGE BASTARD, *Armée de Châlons : Un jour de bataille*, Paris, Ollendorff, 1888, p. 137-147.

champ de bataille. Cependant, l'auteur réussit l'exploit de narrer cet épisode sans jamais mentionner que les cavaliers français ont ensuite franchi la frontière de Belgique pour rejoindre Mézières⁴⁵. On comprend mieux les raisons de ces précautions stylistiques lorsque l'on sait que les ouvrages de Bastard ont été adoptés par les ministères de la Guerre et de l'Instruction publique, devenant de ce fait des livres de référence pour tous les instituteurs de la III^e République.

Malgré cette loi du silence, les rapports des officiers "perceurs" furent conservés dans les archives du service historique de l'armée, dispersés au milieu des multiples comptes-rendus des commandants d'unités. En 1904, l'écrivain militaire Alfred Duquet jetait un pavé dans la mare en publiant une enquête historique minutieuse sur la bataille de Sedan, dont un chapitre entier s'intitulait "Les fuyards de Sedan". Outre une étude serrée des divers témoignages à sa disposition, l'auteur s'était livré sur le terrain à un pointilleux relevé de tous les chemins disponibles au nord de Sedan pour rejoindre Mézières. Carte d'état-major à l'appui, Duquet conclut avec raison que la direction naturelle de tous les chemins et routes libres de troupes au nord de Sedan est la Belgique. La configuration topographique de la crête de partage entre les bassins de la Meuse et de la Semois, jalonnée de ruisseaux coulant du nord au sud ou du sud au nord,

suffit à faire voler en éclats le mythe des petits chemins forestiers se dirigeant vers l'ouest; des chemins éthérés que la cavalerie lourde française n'aurait du reste jamais pu suivre⁴⁶. Après 9h00 du matin, tous les Français qui ont cherché à échapper à l'encerclement allemand par le nord n'ont pu le faire qu'en écornant le territoire belge par le chemin Corbion – Sugny – Pussemange, sur une distance de plus de quinze kilomètres. Ce chemin, en territoire belge sur tout son parcours, se rapproche certes de la frontière mais s'en éloigne ensuite de plusieurs kilomètres⁴⁷.

Deux ans après la parution du livre d'Alfred Duquet, les rapports de tous les commandants d'unité furent édités par la revue d'histoire de la section historique de l'état-major de l'armée. Dilués au milieu du lot, les renseignements relatifs au passage des troupes françaises en Belgique apparaissaient néanmoins en pleine lumière. En les plaçant bout à bout, l'historien peut aisément se rendre compte de l'importance des effectifs concernés⁴⁸. En 1907, le général Barthélémy Edmond Palat publiait le tome VI de sa monumentale histoire de la guerre de 1870-1871, sous le pseudonyme de Pierre Lehautcourt. Il avait désormais des paroles très dures sur les échappés de Sedan dont la conduite méritait à ses yeux d'être "sévèrement jugée"⁴⁹. Le silence embarrassé des rapports et des historiques français cédaient ainsi le pas à la critique réprobatrice. Entre

45. Id., *Armée de Châlons : Charges héroïques*, ouvrage adopté par les ministères de la Guerre et de l'Instruction publique, 2^e édition, Paris, Albert Savine, 1892, p. 83-89. 46. Voir l'extrait de la carte d'Alfred Duquet reproduit dans le présent article. Voir aussi une carte moderne, aujourd'hui aisément disponible sur internet. En y excluant la nouvelle route départementale D777 prolongée en Belgique par la nationale N810, on peut se faire une idée assez exacte de toutes les directions disponibles à l'époque. 47. ALFRED DUQUET, *La Victoire à Sedan*, Paris, Albin Michel, 1904, p. 250-288. 48. GEORGES HAUTECLER, *L'armée belge de 1870...*, p. 612. 49. BARTHÉLÉMY-EDMOND PALAT (général), *Histoire de la guerre franco-allemande de 1870-1871, VI : Sedan, 7 août-2 septembre 1870*, Paris, Berger-Levrault, 1907, p. 585.

ces deux prises de position, il n'y avait guère de place à l'époque pour une explication empathique du comportement des fuyards⁵⁰. Il est probable que ni Alfred Duquet, ni le général Palat ne connaissaient les *Études sur le combat* de Charles Ardant du Picq ou du moins qu'ils n'étaient pas prêts à en accepter toutes les conclusions⁵¹. Une telle lecture bien assimilée les aurait sans doute conduits à faire preuve de davantage de mansuétude dans leur jugement, en tenant compte par exemple de facteurs anthropologiques tels que l'instinct grégaire des soldats face au feu ou le désordre inhérent à la charge de cavalerie et à l'assaut d'infanterie. Les images d'Épinal en vogue après 1870 cadraient d'autant moins avec la réalité vécue par les combattants que beaucoup d'écrivains ignoraient ou feignaient d'ignorer les effets psychologiques dévastateurs induits par le perfectionnement des armes⁵². Il leur était difficile d'admettre que, en sus du chaos qui régnait au sein de l'armée française, plusieurs fois bousculée au cours des jours précédant le 1^{er} septembre, le fusil Dreyse prussien et le canon Krupp à chargement par la culasse étaient les principaux responsables de ces déplorables ruptures de rang. Pour citer Ardant du Picq, "l'homme n'est capable que d'une quantité donnée de terreur"⁵³.

IV. Passivité des avant-postes belges : la neutralité prise en défaut ?

L'historiographie et les témoignages belges ne sont pas moins ambigus qu'en France. Pendant longtemps en effet, les récits officiels des opérations belges pendant la guerre de 1870-1871 ont précisé que l'armée belge avait glorieusement rempli la mission de garde qui lui était assignée. À lire ces récits, pas un soldat, qu'il soit français ou allemand, n'avait échappé à la vigilance des avant-postes belges déployés au plus près de la frontière. Les raisons d'un tel mensonge sont parfaitement compréhensibles étant donné les enjeux politiques en cause. Hautecler évalue à cinq ou six mille le nombre de soldats français qui ont pu regagner la France par la Belgique sans être inquiétés. Le général français Vinoy estimait quant à lui le nombre de fuyards ayant rejoint Mézières à dix mille hommes mais certains avaient pu quitter leurs unités avant la bataille de Sedan⁵⁴. Ces chiffres n'en demeurent pas moins très importants si on les compare aux quatre mille soldats français qui furent arrêtés et internés en Belgique pendant toute la durée de la guerre⁵⁵. Dans l'extrait cité plus haut dans notre introduction, Hautecler met en cause l'attitude laxiste et partisane

50. Dans un ouvrage publié à la même époque, le général de cavalerie Rozat de Mandres dénonce cette chasse aux sorcières très préjudiciable pour les hommes accusés. Il continue à penser pour sa part que les cavaliers ont été coupés de l'armée et se sont égarés dans les bois longeant la frontière. GÉNÉRAL ROZAT DE MANDRES, *Les régiments de la division Margueritte et les charges à Sedan*, Paris, Berger-Levrault, 1908, p. 105. **51.** Rééditées à plusieurs reprises entre 1903 et 1914, les idées novatrices du colonel français sur la "psychologie du combattant" ne faisaient pas l'unanimité au sein de l'armée française. CHARLES ARDANT DU PICQ, *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne*, Paris, Économica, 2004 [Hachette et Dumaine : 1880], voir la préface de Jacques Frémeaux, p. XXIII-XXIV. **52.** STÉPHANE AUDOUIN-ROUZEAU, "Vers une anthropologie historique de la violence de combat au XIXe siècle : relire Ardant du Picq ?", in *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 30, 2005, p. 85-97. **53.** CHARLES ARDANT DU PICQ, *Études sur le combat...*, p. 88. **54.** JOSEPH VINOY (général), *Campagne de 1870-1871*, p. 54-55. **55.** Il n'existe pas de chiffre précis sur le nombre d'arrestations au moment de la bataille de Sedan. PASCAL ANNET, "L'internement des soldats français en Belgique pendant la guerre de 1870", in *Revue belge d'Histoire militaire*, XXVIII, 5, 1990, p. 338-339.



Convoi de blessés français, de passage à Libramont après Sedan. Le chariot de tête arbore le drapeau de la Croix-Rouge. Photo de la Société royale belge de Photographie à partir d'une composition ancienne. (Collection Musée royal de l'Armée, DC (d) 79)

des avant-postes belges qui, à ses yeux, est la seule justification plausible pour expliquer le passage d'une telle masse d'hommes. Il ne cite pas ses sources et renvoie dans sa bibliographie finale au fonds 1870-1871 conservé par le Musée royal de l'Armée. Son raisonnement est séduisant car il tend à corroborer certaines plaintes allemandes, enregistrées pendant et après le conflit, dénonçant la fuite en Belgique d'une grande quantité de soldats français⁵⁶. Un parallèle peut également être établi entre la thèse d'Hautecler et les témoignages publiés dans la presse allemande au sujet de mauvais traitements infligés par les Belges aux blessés prussiens⁵⁷. Un raisonnement séduisant mais qui appelle immédiatement une question complémentaire : pourquoi les avant-postes belges de ce secteur laissent-ils passer les soldats français tandis qu'ils sont systématiquement arrêtés ailleurs ? Une étude plus attentive des documents belges permet d'élucider le mystère.

Rappelons tout d'abord, contrairement aux raccourcis officiels, que ce ne sont pas 100.000 soldats belges qui font face aux troupes belligérantes. À cause du déchet, l'armée comptait, le 20 août 1870, 83.350 hommes en armes desquels il fallait encore déduire 18.000 hommes pour garnir les fortifications d'Anvers. Un peu plus de 10.000 hommes étaient également nécessaires pour protéger les autres places fortes et les dépôts

du pays. Au total, l'armée belge d'observation comptait 54.000 hommes répartis en deux corps. Seul le premier corps fut envoyé dans le sud du Luxembourg tandis que l'autre gardait la trouée d'Entre-Sambre-et-Meuse suite à une décision prise en dernière minute par Léopold II⁵⁸. Les avant-postes belges du 1^{er} corps confinaient au cours de la Semois proche de la frontière mais distant parfois de plusieurs kilomètres. On doit donc se demander si des ordres avaient été donnés pour se porter au-delà de la Semois afin d'interdire l'accès des chemins frontaliers. Les instructions de Chazal envoyées aux commandants des deux corps le 26 août sont à cet égard très claires : "Aucun officier, sous-officier ou soldat, sous quelque prétexte que ce soit, ne pourra franchir la frontière ni même s'en approcher à plus de un ou deux kilomètres, ni dépasser les avant-postes"⁵⁹. Le rôle de l'armée est donc de créer une zone tampon et de s'établir un peu en retrait de la frontière. Seuls la cavalerie légère et les avant-postes reçoivent la mission d'éclairer le terrain plus en avant⁶⁰. Néanmoins, cette mission est strictement définie : "Tous ces postes sont militairement établis et militairement gardés. (...) Ils feront des reconnaissances journalières et de petites patrouilles la nuit pour se rendre compte de tout ce qui se passe autour d'eux. Ils ne perdront pas de vue que dans leurs reconnaissances et patrouilles, ils ne doivent jamais dépasser la frontière, ni même s'en

56. P. Annet confirme un certain laxisme de la part des autorités belges à l'égard des soldats français franchissant la frontière en "bourgeois", c'est-à-dire ayant troqué leur uniforme contre une tenue civile. *Ibidem*. Pour les mesures judiciaires, voir ÉRIC BASTIN & AXEL TIXHON, *Délinquance ordinaire...*, p. 63-64. 57. CHRISTOPHE BÉCHET, *Les traumatisés de Sedan...*, p. 63-66. 58. LUC DE VOS, *Het effectief van de Belgische Krijgsmacht en de militiewetgeving 1830-1914*, Bruxelles, Musée royal de l'Armée, 1985, p. 170-171; LOUIS DE RYCKEL, *Historique de l'établissement militaire de la Belgique*, vol. 2, Gand, Van Doosselaere, 1907, p. 41. 59. Chazal aux commandants des deux corps de l'armée d'observation, Namur, le 26 août 1870 (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 72). 60. *PV 1871*, p. 80.

rapprocher de trop près⁶¹. On déduit de ces instructions que les avant-postes étaient mobiles et que Chazal souhaitait éviter les escarmouches ou toute forme de provocation belge à l'encontre des troupes françaises et de la Confédération d'Allemagne du Nord. À la lumière de ces ultimes recommandations, on peut surtout se demander si un avant-poste belge occupait réellement le secteur de Corbion – Sugny – Pussemange situé sur l'autre rive de la Semois et, dans l'affirmative, s'il a bien effectué son travail.

Le 29 août, les trois divisions composant le 1^{er} corps reçurent leurs emplacements définitifs avant la bataille de Sedan. La 3^e division devait pousser ses avant-postes aux passages de la Semois entre Arlon et Chassepierre, prévoir des postes de soutien en arrière de la forêt qui borde la rive droite de la Semois et concentrer le gros de ses forces vers Neufchâteau. La 1^{ère} brigade de la 2^e division devait pousser ses avant-postes entre Chassepierre et Bouillon (qui sera fortement occupé par un bataillon et une demi-batterie) avec des postes de soutien en arrière de la forêt et aux croisements des routes. La 2^e brigade devait se concentrer vers Recogne; le gros des troupes de la 1^{ère} division en arrière, vers Villance, en soutien de la 2^e division, avec des avant-postes entre Houdremont et Paliseul⁶². Les troupes de la 1^{ère} division commandées par le général Thiebault arriveront au bivouac de Villance le 31 août à 9 heures du soir avec la désagréable surprise de ne trouver ni vivres, ni paille, ni fourrage⁶³.

Dans le dispositif⁶⁴ adopté par Chazal à la veille de la bataille de Sedan, il est manifeste que le cours de la Semois en aval de Bouillon a été négligé, de même que la mince portion de territoire au-delà de la rivière. Ceci s'explique par le fait que Chazal, focalisant son attention sur la ville assiégée de Metz, avait d'abord orienté sa couverture de la frontière dans cette direction, sans penser que l'armée de Châlons, constamment harcelée et sous le coup de plusieurs défaites consécutives, obliquerait brusquement vers le nord pour faire escale à Sedan. Nous n'avons pas trouvé dans les archives d'autres instructions du quartier général belge – installé *in extremis* dans le village de Bure – avant la bataille de Sedan. Il semble cependant qu'au cours des journées du 31 août et du 1^{er} septembre, le dispositif belge se soit adapté à la réalité du terrain et des événements, sans doute sous l'influence des reconnaissances effectuées par les patrouilles. La deuxième division gardait les passages de la Semois entre Chassepierre et Gros-Fays. Ainsi le cours de la Semois en aval de Bouillon était-il occupé le 1^{er} septembre jusque sur les hauteurs d'Alle-sur-Semois par le 3^e bataillon du 3^e régiment de Chasseurs à pieds (1^{ère} Brigade, 2^e Division) : 1^{ère} compagnie du capitaine Libert à Vivy; 2^e compagnie du capitaine Marx à Cornimont et Rochehaut; 3^e compagnie du capitaine Vanderstichelen à Gros-Fays et Oizo; 4^e compagnie du capitaine Lemye à Ucimont; 5^e compagnie du capitaine Blaise à Sensenruth et 6^e compagnie du capitaine Simonot à Noirefontaine. L'état-

61. *Idem*. 62. Instructions aux 1^e, 2^e et 3^e divisions, le 29 août 1870 (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 84). 63. Lieutenant général Sapin, commandant du 1^{er} corps, à Chazal, le 2 septembre 1870, (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 85). 64. Pour une vue d'ensemble du dispositif belge mis en place le 1^{er} septembre 1870, voir notre carte.



Portrait du général de division Marguerite, blessé à Sedan le 1^{er} septembre 1870. Il est soigné à Beauraing où il décède le 6 septembre 1870 à la suite d'une gangrène de la langue. Une balle lui avait perforé les joues. (Général Rozat de Mandres, Les régiments de la division Marguerite et les charges à Sedan, Paris, Berger/Levrault, 1908, p. XVII)

major de la brigade était à Vivy⁶⁵. Les différentes compagnies du 3^e bataillon du 3^e Chasseurs avaient reçu pour instruction de se replier sur Vivy si elles étaient enfoncées par des troupes supérieures en nombre. Le 1^{er} bataillon du 3^e Chasseurs (concentré à Paliseul) et le 2^e bataillon (concentré à Bertrix) se tenaient prêts à marcher en avant tandis que ce dispositif était encore soutenu sur la gauche par les avant-postes de la 1^{ère} division à Baillamont et Bièvre. Le gros de la 1^{ère} division était concentré à Villance mais au cours de la journée, à mesure de l'arrivée importante des troupes françaises face au flanc droit de l'armée belge, des éléments de la 1^{ère} division furent échelonnés plus en avant. La 2^e brigade s'avança entre Paliseul, Naomé, Our et Porcheresse. Trois compagnies de carabiniers furent également dirigées vers Graide⁶⁶. On constate que les tableaux des emplacements de l'armée, conservés dans les archives, ne révèlent pas la moindre trace d'un poste belge sur la route de Corbion – Sugny – Pussemange. N'oublions pas cependant que les postes pouvaient se déplacer en fonction du danger.

Les documents officiels, qu'ils soient français ou belges, peuvent être recoupés utilement avec les souvenirs relativement précis du lieutenant-colonel retraité John Morrisson. À l'époque, Morrisson était sous-lieutenant dans la 3^e compagnie du 3^e bataillon du 3^e régiment de Chasseurs, originaire de Mons. Il servait

directement sous les ordres du capitaine Vanderstichelen et du lieutenant Coone. Dans ses souvenirs, Morrisson confirme que sa compagnie était cantonnée dans le village de Gros-Fays où elle gardait la route d'Alle-sur-Semois vers Sedan, via Saint-Menges et Floing. Le 1^{er} septembre, le sous-officier était donc aux premières loges au moment de l'arrivée des Français en Belgique. Son témoignage confirme l'intense activité des postes belges en aval de Bouillon et la réception/capture de nombreux soldats français – fantassins, artilleurs et cavaliers⁶⁷. Le récit de Morrisson est intéressant car il s'oppose, entre autres, au rapport du général français de Septeuil. Loin d'avoir trouvé un guide coopératif à Alle-sur-Semois, le général de Septeuil aurait en réalité "pris le galop"⁶⁸ à la vue du poste belge. Selon Morrisson, cette fugue ne lui servit à rien puisqu'il fut repris à Gedinne par des Chasseurs à cheval⁶⁹. L'officier belge n'ayant aucun intérêt à inventer une telle histoire, on peut raisonnablement supposer que c'est de Septeuil qui a choisi de dissimuler sa fuite peu honorable.

De façon plus étrange, les souvenirs de Morrisson ne recoupent pas entièrement tous les emplacements recensés par les tableaux officiels de l'armée belge. Ainsi, l'officier retraité décrit le dispositif adopté par le 3^e bataillon en plaçant la 4^e compagnie non à Ucimont sur la rive droite de la Semois mais à Sugny sur la rive gauche⁷⁰. Même

65. "Emplacement, 1^{er} corps, 2^e division, 31 août 1870"; "Armée d'observation, 1^{er} corps, 2^e division. Tableau indiquant l'emplacement de la division pendant la journée du 1^{er} septembre 1870" (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 83). 66. "Emplacements des troupes de la 1^{ère} division, 1^{er} septembre matin et soir", (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 83). 67. JOHN MORRISSON, *La Vie Militaire, Mes Souvenirs, 1859-1902*, Bruxelles, Imprimerie militaire L. Sermon, 1910, p. 16. 68. *Idem*, p. 28. 69. *Ibidem*. 70. *Idem*, p. 16.

s'ils n'évoquent pas le passage en force des "perceurs", les souvenirs de Morrisson accrédiateraient donc bien la thèse du commandant Hautecler : une compagnie belge était présente sur la route des Français le 1^{er} septembre 1870, mais les soldats belges ont préféré fermer les yeux. En réalité, cette déduction logique, aussi séduisante soit-elle, est fautive. Un rapport établi le lendemain par l'agent des douanes de Sugny achève de nous éclairer sur la réalité de la situation dans le village frontalier : "Hier notre territoire a été violé par les belligérants. (...) Environ 6.000 hommes ont traversé Sugny pour rentrer en France par Pussemange. J'ai protesté de cette violation, les officiers français m'ont répondu avec beaucoup de courtoisie, mais que poursuivis sur le territoire sans savoir où ils étaient, ils allaient rentrer immédiatement en France. Avec mon personnel de cinq hommes, Monsieur le Contrôleur, et les prussiens sur notre terrain, j'ai dû comme vous devez bien le penser, les laisser faire"⁷¹.

Ce rapport inédit nous apprend trois faits essentiels : *primo*, le 1^{er} septembre en matinée, le village frontalier de Sugny est uniquement surveillé par un poste de douane, que l'on doit nettement distinguer des avant-postes mis en place par l'armée belge; *secundo*, les Français interpellés ont prétendu ignorer où ils étaient pour justifier leur présence en territoire neutre⁷²; *tertio*, des soldats prussiens n'ont pas hésité à pénétrer en Belgique à la poursuite des fuyards français. Le fait est lui-

même peu connu : le haut commandement allemand était parfaitement informé de la violation de la neutralité belge par les soldats français. En effet, les archives du ministère belge des Affaires étrangères contiennent un télégramme de protestation envoyé par Bismarck le 2 septembre à 1h25 du matin, à M. Balan, représentant à Bruxelles de la Confédération d'Allemagne du Nord : "Les Français, battus à Sedan, passent la frontière belge, non défendue à l'Ouest de Bouillon, sans être désarmés. Nous désirons que ce désarmement se fasse, sinon nous devrions passer nous-mêmes la frontière pour mettre les troupes françaises dans l'impossibilité de nuire"⁷³.

La route Corbion – Sugny – Pussemange fut-elle pour autant libre de troupes belges pendant toute la journée du 1^{er} septembre ? Nous ne le pensons pas. La mention du village frontalier de Sugny dans les souvenirs de Morrisson, à l'exclusion d'une multitude d'autres villages du secteur, nous paraît trop significative pour être simplement due à une erreur de mémoire. Rédigeant ses souvenirs *a posteriori*, l'officier retraité n'a sans doute pas conservé une image parfaitement claire de la chronologie des faits et de tous les lieux occupés par les compagnies belges durant ces journées critiques. En effet, dans un autre passage de son récit, il se contredit en expliquant que la mission dévolue à son bataillon n'était pas de surveiller la frontière mais de se poster en arrière sur les passages de la Semois vers

71. Sous-lieutenant Oriante (Sugny) à Monsieur le contrôleur des douanes (Bouillon), le 2 septembre 1870 (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 122). 72. En théorie, les douaniers belges avaient tous reçu la mission de baliser les chemins transfrontaliers par des poteaux indicateurs. 73. Bismarck (Sedan) à de Balan (Bruxelles), télégramme envoyé depuis Varennes le 2 septembre à 1h25 du matin, reçu à Bruxelles à 4h00, traduction sur papier à en-tête du Cabinet, ministère belge des Affaires étrangères, mention "non communiqué par M. de Balan" (MAEB, Guerre de 1870-1871, questions spéciales, VII, microfilm P. 1648).

Chairière, Mouzaive et Alle⁷⁴. Il précise même qu'au matin du 1^{er} septembre, l'ordre avait été donné de retirer le poste d'observation à Alle-sur-Semois. Les Belges n'y sont retournés que suite à l'arrivée d'un courrier à cheval envoyé par le bourgmestre, réclamant le secours de l'armée pour maintenir l'ordre et la sécurité dans le village qui était encombré par des troupes françaises se livrant à la maraude⁷⁵. Ces hésitations prouvent bien une nouvelle fois la mobilité des postes belges. Dans un premier temps, conformément aux instructions données par Chazal, ils ne se sont guère aventurés sur la rive gauche de la rivière, au plus près de la frontière. Pressés par les événements, ils ont finalement dû se porter plus en avant afin d'intercepter le maximum de soldats français.

Le cas d'Alle-sur-Semois évoqué par Morrisson n'est sans doute pas isolé. L'avant-poste de Sugny a vraisemblablement existé lui aussi, mais il a été établi plus tard, dans l'urgence, suite au défilé dans le petit village gaumais de plusieurs milliers de soldats français, dont un contingent très peu discret de cavaliers lourds. Un rapport français évoque en effet la présence tardive d'un poste belge sur la route des perceurs : "Depuis longtemps déjà, des troupes traversaient ce pays et peu de temps après le passage du 3^e Hussards, un poste

belge venait fermer cette route et interner les troupes qui la traversaient"⁷⁶.

Même s'il est mal renseigné, Chazal n'ignore pas totalement ce qui se passe. Alerté par divers informateurs, un simple regard sur une carte doit suffire au lieutenant général pour comprendre que son dispositif est trop appuyé à l'est. L'absence de troupes belges à Sugny embarrasse même fortement le commandant de l'armée d'observation. Nous pouvons l'affirmer grâce à une découverte que nous avons faite dans la correspondance de l'ambassadeur anglais Lumley. Dans cette correspondance inédite figurent des copies de télégrammes envoyés par Chazal à Bruxelles, vraisemblablement au secrétaire du roi Jules Devaux⁷⁷. Ces télégrammes expédiés durant les journées critiques du 1^{er} (en soirée) et 2 septembre indiquent que Chazal fut complètement dépassé par les événements : "Des troupes étrangères débordent sur le territoire de Corbion près de Bouillon. Je vais être très embarrassé de tout ce monde – comment le faire vivre ?"⁷⁸.

Les rapports transmis en copie à Lumley signalent systématiquement des incursions françaises en territoire belge. Il est probable qu'en divulguant à l'ambassadeur anglais des renseignements aussi confidentiels, Léopold

74. JOHN MORRISSON, *La vie militaire...*, p. 16. 75. *Idem*, p. 20-21. 76. "Historique du 3^e régiment de Hussards", in *RH*, n° 68, août 1906, p. 522. 77. Les copies des télégrammes transmises à Lumley n'indiquent pas le destinataire. Nous n'avons retrouvé aucun des télégrammes correspondant dans le Fonds 1870-1871 à l'exception d'une copie à l'encre noire adressée à Jules Devaux qui tranche avec la présentation des autres télégrammes sur papier calque généralement envoyés à Renard. Chazal (Bure) à Devaux (Bruxelles), le 2 septembre 1870, 7h46 du matin, reçu à 8h25, (copie) (MRA, Fonds 1870-1871, boîte n° 100). Voir aussi annexe n° 4 du rapport de Lumley (Bruxelles) à Granville (Londres), le 2 septembre 1870, (NA-UK, FO 10/307). 78. Télégramme de Chazal (Bure) à Bruxelles, le 1^{er} septembre 1870, 8h20 p.m., annexe n° 1 du rapport de Lumley (Bruxelles) à Granville (Londres), le 2 septembre 1870, (NA-UK, FO 10/307).



Après Sedan, des soldats français se présentent à la frontière belge. Photo de la Société royale belge de Photographie, d'après une composition de Camille Payen. (Collection Musée royal de l'Armée, DC (d) 80)

Il espérait en retour une intervention anglaise au cas où la sécurité de la Belgique serait directement menacée. Un télégramme envoyé le 1^{er} septembre à 23h00 indique que durant toute la journée écoulée, Chazal n'eut qu'une idée extrêmement vague de ce qui se passait en première ligne. Le commandant de l'armée d'observation crut d'abord, sous l'influence de deux rapports, que l'armée française s'était repliée sur Mézières et que les échappés français observés à l'extrémité du territoire faisaient partie intégrante de cette armée en retraite : "D'après deux télégrammes, l'un du major Bodart à Bouillon, l'autre de Auguste à Bouchon [?]⁷⁹ l'armée française a été refoulée sur Corbion et Sugny à l'ouest de Bouillon allant vers Mézières : impossible d'évaluer le nombre qui ont traversé point extrême de notre frontière à cause de forêt qui s'étend des deux côtés. On me signale aussi 80 Français qui ont déposé les armes aux avant-postes près Bouillon"⁸⁰.

Utilisant les mêmes arguties que les "perceurs", Chazal chercha ensuite à minimiser et/ou justifier l'absence de réaction des troupes belges : "La forme de notre frontière me rend la surveillance très difficile. Nous désarmons néanmoins tous ceux qui entrent chez nous. S'il y en a qui nous ont échappé, c'est qu'ils

n'auraient fait qu'effleurer notre frontière et seraient sortis presque en même temps entrés"⁸¹.

Quelques jours après l'incident, qui n'eut en définitive aucune conséquence sérieuse aux points de vue diplomatique et militaire, Chazal finit par adopter la stratégie payante : étouffer l'affaire. C'est ce que suggère la lettre que lui envoya Jules Devaux le 4 septembre : "...Je vois par votre lettre à Renard qu'il n'y a réellement pas eu de violation du territoire et que les dépêches de Bouillon qui nous ont dit qu'une colonne de plusieurs milliers de Français avaient emprunté notre territoire étaient de fortes blagues"⁸².

Dans ses déclarations et écrits ultérieurs, le lieutenant général belge ne souffla plus un mot de l'événement. Dans sa communication faite à la commission d'enquête de 1871, il se montra même très satisfait du rideau défensif qu'il avait mis en place sur la Semois, contrôlant selon lui tous les accès au territoire belge⁸³. Quelques années plus tard, le baron Chazal persistait à écrire qu'en 1870, l'armée belge avait réussi à "faire face à tout"⁸⁴. Toutefois, il laissait poindre un léger doute dans l'esprit du lecteur en concédant ces quelques mots : "... malgré des circonstances

79. Peut-être Bohan situé au nord de Sugny sur la Semois ? **80.** Télégramme de Chazal (Bure) à Bruxelles, le 1^{er} septembre 1870, 11h p.m., annexe n° 2 du rapport de Lumley (Bruxelles) à Granville (Londres), le 2 septembre 1870 (NA-UK, FO 10/307). **81.** Note non datée d'une écriture très enlevée et peu lisible. Il doit s'agir de la transcription d'un télégramme de Chazal (MAEB, Guerre de 1870-1871, questions spéciales, VII, microfilm P. 1648). La note se trouve dans le dossier, immédiatement après le télégramme de Bismarck. On peut d'ailleurs se demander si elle n'est pas destinée à être utilisée en guise de réponse à une protestation discrète de l'ambassadeur allemand. **82.** Lettre citée d'après GEORGES HAUTECLER, *L'armée belge de 1870...*, p. 612. **83.** PV 1871, p. 80. **84.** PIERRE CHAZAL, lieutenant général, *Considérations générales sur les fortifications de la Meuse. Le rôle de l'armée belge en 1870 et le système défensif d'Anvers*, opuscule tiré des manuscrits de feu le lieutenant général baron Chazal, Bruxelles, Lamertin, 1901, p. 11.

et des faits étranges, que ce n'est ni le lieu, ni le moment de rapporter ici, que nous dirons peut-être un jour..."⁸⁵.

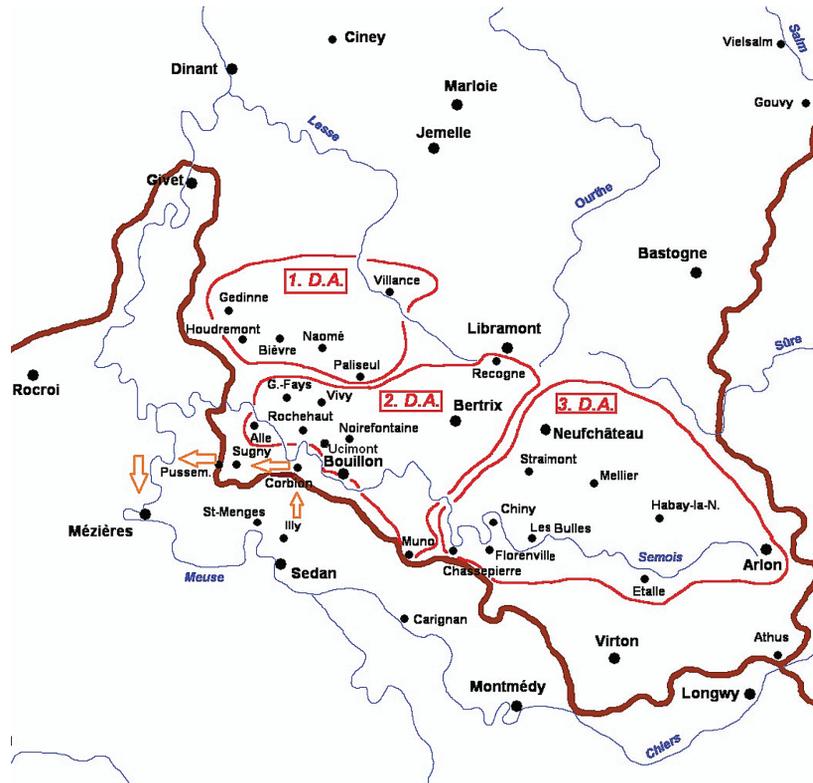
V. L'“incident Lahure” et les soupçons allemands

En 1874, la parution d'un livre belge consacré au service des états-majors en campagne donna du grain à moudre à la presse d'opinion allemande. La polémique éclata en novembre, alors que l'auteur de l'ouvrage le capitaine breveté d'état-major baron Auguste Lahure⁸⁶ en avait déjà fait une large publicité dans les journaux spécialisés et qu'il avait pris soin de l'envoyer aux personnalités militaires les plus en vue du moment. Figuraient au nombre de ses destinataires le vainqueur de Sedan, Moltke lui-même⁸⁷. Les journaux allemands se gargarisaient essentiellement d'une note de bas de page provocatrice figurant au début de l'ouvrage de l'officier belge, comme un pied-de-nez à sa hiérarchie. On y apprenait que l'armée belge avait, sur ordre, volontairement laissé un espace entre elle et la frontière⁸⁸. Ces renseignements étaient exacts et, nous l'avons vu, parfaitement conformes aux

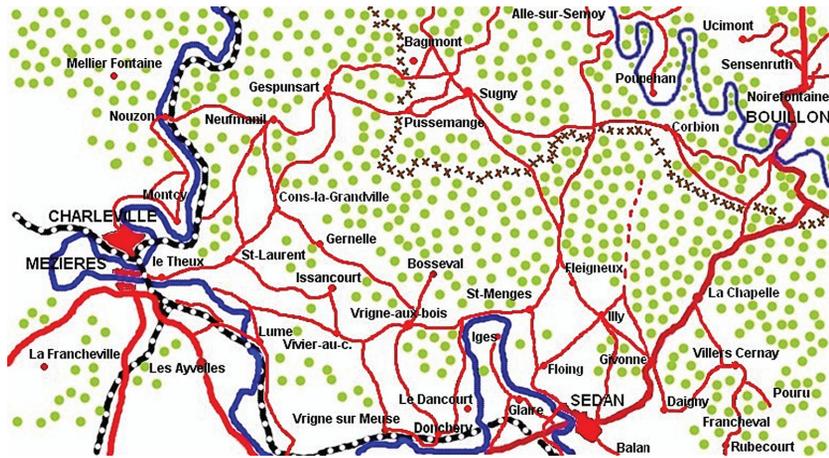
instructions de Chazal transmises le 26 août 1870. Néanmoins, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire ! Dès décembre 1874, sans doute encouragé par le ministère de la Guerre, le journal belge *La Belgique militaire* s'employa à réfuter les allégations de l'officier indiscret⁸⁹.

Dans son numéro de mars 1875, la *Militair Zeitung* persista en commentant l'ouvrage anonyme du lieutenant-général Brialmont sur la situation politique et militaire des petits Etats paru récemment comme supplément de *La Belgique militaire*⁹⁰. Dans ce commentaire décernant à la fois éloges et reproches, la feuille allemande revint dans sa conclusion sur les événements de 1870 : “Nous ajouterons encore d'une façon générale, que l'armée d'un pays neutre doit absolument partager le sort de l'armée de secours. Après la bataille de Sedan, l'armée belge n'a pas agi de cette manière à l'occasion des violations de frontières commises par des Français, ainsi que Lahure l'a démontré tout récemment. Il est aussi connu que des Prussiens faits prisonniers par des Français et amenés par eux sur le territoire belge, ont en vain demandé à l'armée neutre de faire son devoir”⁹¹.

85. *Ibidem*. **86.** L'incident Lahure secoua assez bien le milieu militaire belge. Voir ALBERT DUCHESNE, “Dernier héritier d'un nom militaire illustre... Le colonel d'état-major baron Auguste Lahure (1835-1891)”, in *Carnet de la Fourragère*, XIV-7, 1962, p. 488-507 et XIV-8, 1963, p. 555-572. **87.** Ainsi une note du ministère de la Guerre envoyée au ministère des Affaires étrangères en avril 1875 indique-t-elle : “Le livre de Monsieur Lahure doit être bien connu en Prusse. L'auteur m'a montré une lettre de remerciement de M. de Moltke à qui il avait envoyé son livre”. Ministère de la Guerre à ministère des Affaires étrangères, avril 1875 (MAEB, IND, II). **88.** AUGUSTE LAHURE (Baron, capitaine EMB), *Direction des armées. Note sur le service des états-majors en campagne et en temps de paix*, Bruxelles, Weissenbruch, Muquardt, 2 vol., 1875, p. 10-12 et p. 57. **89.** Les principaux articles allemands et belges sont repris dans le volume III des dossiers spéciaux reliés au ministère des Affaires étrangères (MAEB, Incident germano-belge 1871-1876, III). **90.** [HENRI-ALEXIS BRIALMONT], *Situation politique et militaire des petits Etats et particulièrement de la Belgique*, Bruxelles, 1874, 110 p. Supplément à *La Belgique militaire*, 20 septembre 1874-1^{er} novembre 1874. **91.** *Militair-Zeitung*, mars 1875, traduction de *La Belgique militaire*, 25 avril 1875, p. 502.



Carte du dispositif adopté par l'armée belge le matin du 1^{er} septembre 1870 - Les flèches indiquent le trajet suivi par les "percuteurs" de Sedan. (© Christophe Bêchet)



Chemins forestiers au nord de Sedan (carte d'État-major, [ca 1904]). (© Christophe Bêchet, d'après Alfred Duquet, La Victoire à Sedan, Paris, Albin Michel, 1904, p. 272)

La Belgique militaire répliqua par un article où elle mettait en exergue les ordres transmis aux commandants des unités positionnées à la frontière, qui spécifiaient que les troupes belges devaient inviter courtoisement les troupes étrangères à se retirer ou à déposer les armes. N'était-ce pas là une preuve évidente de la loyauté belge ? En vérité, l'organe de presse belge faisait preuve d'une mauvaise foi exemplaire puisqu'il ne citait pas le début des instructions de Chazal ordonnant précisément aux soldats belges de se trouver au moins à un ou deux kilomètres de la frontière et leur demandant de ne pas dépasser les avant-postes⁹².

La campagne de presse hostile à la Belgique aurait pu rapidement s'essouffler si les "révélations de Lahure" n'avaient pas rencontré un écho favorable dans les plus hautes sphères de l'armée et de la diplomatie allemandes, lesquelles étaient persuadées en 1875 que la France désirait sa revanche et qu'une nouvelle guerre était sur le point d'éclater. Des personnalités comme Bismarck ou Moltke craignaient que la France de MacMahon ne ressuscitât l'union du trône et de l'autel et que le gouvernement catholique de Belgique ne fît cause commune avec la monarchie française restaurée, avec toutes les conséquences stratégiques qui découleraient d'une telle alliance⁹³. L'ambassadeur belge à Berlin le baron Jean-Baptiste Nothomb s'inquiétait particulièrement de cet état d'esprit : "Les militaires allemands sont convain-

cus que la France ne peut se procurer une trouée pour s'attaquer avec quelque chance de succès au cœur de l'Allemagne qu'en violant la neutralité belge; si la Belgique est impuissante ou suspecte, l'Allemagne prévientra la France en occupant la première notre territoire. Si vous en doutez, relisez l'histoire de la guerre de 7 ans"⁹⁴.

Or, Nothomb avait eu vent à Berlin d'une "brochure" belge qui venait précisément confirmer les soupçons allemands. Il s'enquit donc à Bruxelles de son existence. Afin de l'éclairer au mieux sur l'ouvrage du baron Lahure, la direction politique des Affaires étrangères fit appel au ministre de la Guerre le général Thiebauld. En guise de réponse, ce dernier réaffirma avec fermeté l'attitude impeccable de l'armée belge lors de la guerre franco-allemande. De façon significative, Thiebauld exigea également que l'ambassadeur de Belgique à Berlin défendît l'honneur de l'armée à chaque fois que l'occasion s'en présenterait. Toutefois, à l'instar du procédé employé par *La Belgique militaire*, la note de synthèse qu'il adressa à Nothomb faisait l'impasse sur l'intégralité des ordres transmis par Chazal pendant la campagne de 1870⁹⁵.

Une telle stratégie dilatoire de la part du ministre de la Guerre indique bien à nos yeux que l'indiscrétion du capitaine Lahure avait mis le doigt sur un détail gênant de la campagne de 1870 que l'on préférait taire en

92. *La Belgique militaire*, 25 avril 1875, p. 503. 93. *Die grosse Politik der europäischen Kabinette (1871-1914)*, I, p. 269; voir aussi ROBERT DEMOULIN, "La Belgique et la crise internationale de 1875", in GASTON BRAIVE & JACQUES LORY (dir.), *L'Église et l'État à l'époque contemporaine : Mélanges dédiés à la mémoire de Mgr Aloys Simon*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1975, p. 149-176. 94. Nothomb (Berlin) à d'Aspremont Lynden (Bruxelles), le 1^{er} mai 1875 (MAEB, Incident germano-belge, III). 95. Thiebauld à d'Aspremont Lynden, Bruxelles, le 16 mai 1875 (MAEB, IND, II).

haut lieu. Dans sa correspondance avec le ministère des Affaires étrangères, Thiebauld indiquait encore qu'en agissant de la sorte, le capitaine Lahure avait "posé un acte de légèreté des plus répréhensibles" et qu'il avait pris à son égard des mesures qui lui feraient comprendre "qu'il avait encouru le blâme et la défaveur du Gouvernement"⁹⁶.

VI. Conclusion

L'analyse approfondie des sources belges et françaises relatives aux "perceurs" de Sedan révèle que l'accusation du commandant Georges Hautecler, rappelée en début d'article, est en grande partie dénuée de fondement. On ne peut certes nier l'existence – la communauté de langue aidant – de douaniers ou de civils belges compatissants à l'égard des Français vaincus, mais l'on ne peut imputer pour autant aux avant-postes belges une politique de deux poids deux mesures délibérément et systématiquement préjudiciable aux Prussiens. Plutôt que d'approfondir la documentation existante, Georges Hautecler a préféré abonder dans le sens d'une certaine presse allemande qui, au moment de l'alerte de 1875, dénonça de façon intéressée la prétendue neutralité belge. Or, la raison principale pour laquelle les Français ont pu se glisser dans l'étroit couloir situé entre la frontière et la Semois en aval de Bouillon saute aux yeux lorsqu'on confronte entre eux les tableaux des emplacements de l'armée, les rapports des douaniers, les plaintes de Bismarck et la correspondance du lieutenant général Chazal transmise discrètement à l'ambassadeur anglais : cette mince portion de territoire fut totalement libre

de troupes pendant une bonne partie de la journée. La mention du village de Sugny dans les souvenirs du lieutenant-colonel retraité John Morrisson et la mention, dans une source française, d'une présence tardive des Belges sur la route des fuyards, pose néanmoins l'hypothèse d'une intervention différée des Belges dans ce secteur oublié de la frontière.

Les attitudes françaises et belges face à l'incident du 1^{er} septembre 1870 illustrent bien les spécificités politiques, juridiques et militaires d'une frontière neutre à l'âge des États nations. L'acceptation de la frontière comme ligne de démarcation est ici comprise dans son sens le plus strict. En tant que zone de conflit potentielle, elle ne peut être franchie par les belligérants, même sur quelques centaines de mètres, au risque de mettre en péril l'honorabilité des officiers responsables ou plus largement la crédibilité de l'État belge sur le plan international. L'"incident Lahure" survenu quatre ans après les faits, témoigne aussi des enjeux diplomatiques sous-jacents. Il met en lumière les stratégies mises en place par les plus hautes autorités du royaume pour conserver intacte l'image candide d'une Belgique loyale et fidèle à sa neutralité. Cette définition légaliste de la frontière est à l'origine du long silence coupable des historiens français et belges. Du côté belge, la "faute" de Chazal est pourtant parfaitement compréhensible d'un point de vue tactique. Dans la perspective d'une violation massive du territoire belge par les belligérants, il était en effet plus judicieux d'éclairer les passages de la Semois par de petits postes avancés, plutôt que de s'évertuer à vouloir sécuriser le moindre centimètre carré de territoire national. Le silence adopté par Chazal concernant cet

96. *Ibidem.*

épisode eut cependant des vertus qu'une longue plaidoirie n'aurait pu acquérir, même si elle avait été bien argumentée.

La présence du télégramme de Bismarck dans le dossier spécial des Affaires étrangères est en revanche plus énigmatique, d'autant plus que le document porte la mention "non communiqué". Une communication orale a-t-elle néanmoins été faite à Bruxelles par l'ambassadeur allemand ? Le lieutenant général Chazal et le roi Léopold II en ont-ils eu connaissance ? Le télégramme du "chancelier de fer" a-t-il été divulgué et ajouté dans le dossier plusieurs années après les faits ? Les archivistes du ministère, Émile Banning et Alfred de Ridder, ont-ils couvert de leur silence ce document compromettant ? Les faits

ne sont en tous les cas jamais évoqués dans leurs travaux⁹⁷. Exploités par une propagande habile, ils auraient pu constituer un argument de choix pour dédouaner un acte équivalent de la part des troupes allemandes, y compris dans le contexte explosif d'août 1914.

Indépendamment de ces nouvelles questions posées aux historiens, l'incident des "percuteurs-fuyards" de Sedan nous permet en définitive de mieux cerner la psychologie de l'officier après la bataille, lorsqu'il est contraint par sa hiérarchie de justifier ses actes et ses décisions. Une certaine conception de l'honneur militaire – couplée peut-être chez certains individus à la hantise de la cour martiale – le conduit souvent à travestir la vérité pour préserver carrière et réputation.

CHRISTOPHE BÉCHET (°1980) est Docteur en Histoire de l'Université de Liège, titulaire d'un DEA en relations internationales et intégration européenne. Il a consacré sa thèse de doctorat à l'importance stratégique du territoire belge avant la Première Guerre mondiale. Il est actuellement chargé de recherches au Fonds National de la Recherche Scientifique (FRS-FNRS). Ses principales recherches concernent l'histoire militaire et politique de la Belgique, la Première Guerre mondiale, ses préliminaires et ses conséquences culturelles dans la société belge. Il est l'auteur d'une biographie d'Alfred von Schlieffen dans laquelle il développe la pensée stratégique du général allemand. Son nouveau projet d'étude concerne l'approvisionnement en armes de l'armée belge pendant la Première Guerre mondiale.

Liste des abréviations

EMGA	État-major général de l'armée
FO	<i>Foreign Office</i>
IND	Dossiers Indépendance, Neutralité, Défense
MAEB	Ministère des Affaires étrangères de Belgique
MRA	Musée royal de l'Armée
NA-UK	<i>National Archives-United Kingdom</i>
RH	<i>Revue d'Histoire</i> publiée par la section historique de l'état-major de l'armée française
PV 1870	<i>Procès-verbaux des séances de la commission instituée par arrêté royal du 18 avril 1871 pour étudier les questions relatives à l'organisation de l'armée, Bruxelles, 1873.</i>

97. ERNEST GOSSART, *Banning. La Belgique au point de vue militaire et international*, Recueil d'articles rédigés par Émile Banning, Bruxelles, Alfred Castaigne, 1901; ÉMILE BANNING, *Les origines et les phases de la neutralité belge*, publié par Alfred De Ridder, Bruxelles, A. Dewit, 1927; ALFRED DE RIDDER, *La violation de la neutralité belge et ses avocats*, Bruxelles, A. Dewit, 1926.